

-PEDRO ALMODÓVAR

-SCREEN SLATE

"RAPTURE"

NICHOLAS ASTORINCHIHA presenta: "PRODIGIO" con LUCIANO PULICELLA, CECILIA ROTH, VITO MARIN, MARCOLE MARINO, BELINDA GOMEZ, CARMELO GRIFFO, NINA DANIELA, JANE BLANCA, ANTONIO CASSETTA, e LUCIO CIGES. Produzione: LUCIANO PULICELLA. Direzione di regia: NICHOLAS ASTORINCHIHA. Regia: LUCIO CIGES. Tema di musica per: TOMA TOLSTOY.

YAHASA



TAMASA PRÉSENTE

ARREBATO

UN FILM DE
IVÁN ZULUETA



sortie en salles et en blu-ray/DVD le
2 septembre 2025



Presse

Alexandra Faussier
Agence les Piquantes
presse@lespiquantes.com - 01 42 00 38 86

Distribution

TAMASA
T. 01 43 59 01 01
deborah@tamasadistribution.com
www.tamasa-cinema.com



Un réalisateur de films d'horreur de troisième zone en panne de créativité, une actrice héroïnomane qui a joué dans ses derniers nanars et un mec vaguement autiste qui capte sa vie quotidienne en Super-8 dans le but de réaliser un chef-d'œuvre ultime... Une réflexion sur le rapport morbide à la cinéphilie et à l'image.

ZULUETA PAR ALMODÓVAR

Par où commencer ? J'ai rencontré Iván à Madrid alors que j'y vivais depuis près de dix ans. Il était déjà connu et admiré pour son travail à la télévision – cette série mythique qu'est *Último grito* (*La Dernière mode*) – ainsi que pour *Un dos tres al escondite inglés* (*Un, deux, trois, quelle heure est-il, Monsieur le Loup ?*) – un long-métrage attribué à son producteur José Luis Borau car Iván ne possédait pas la carte syndicale de réalisateur – et l'un des rares exemples de cinéma pop réalisé dans notre pays à la fin des années 1960 qui ne soit pas de pacotille, capable de soutenir la comparaison avec n'importe quelle production psychédélique anglaise en termes de qualité, tout en surpassant bien sûr leur ironie. Les fans d'*Arrebato* l'ignorent peut-être, mais Iván Zulueta était quelqu'un doté d'un grand sens de l'humour. Nous nous sommes tout de suite bien entendus ; nous étions liés par le psychédéisme, les mouvements underground américains, les débuts de la pop anglaise, quelques amis communs, quelques ennemis communs aussi, la musique new wave qui se faisait à Madrid, le glam, la bande dessinée, Cecilia Roth, une soif absolue de cinéma, et le fait que nous tournions tous les deux de petits films en Super 8. Il était bien meilleur que moi. J'étais un débutant derrière la caméra alors qu'Iván était déjà un véritable virtuose dans l'utilisation de cet instrument.

Arrebato (1979), son deuxième film, véritable testament cinématographique dès le début du tournage, ne serait rien sans les milliers de mètres qu'Iván avait tournés en Super 8 au cours des années précédentes. Ce n'est pas un hasard si c'est la caméra Super 8 (à l'instar de la caméra 16 mm de *Peeping Tom* de Michael Powell, bien que dans un sens différent) qui envoûte les corps prostrés et en attente des protagonistes Will More et Eusebio Poncela, qui les conduit vers un monde meilleur, ou vers un non-monde. La seule information que le film nous donne est que ce non-monde est une sorte de vide de couleur rougeâtre.

Il est difficile de parler d'Iván Zulueta et de la mort.

Il est très difficile de parler de ses dernières années, celles qui ont suivi immédiatement *Arrebato*, lorsqu'il vivait retiré à Saint-Sébastien, à l'instar de Norma Desmond, mais avec tous ses sens intacts, et sans avoir renoncé d'un iota à son exquise sensibilité. Le cinéma espagnol vient de perdre l'un de ses cinéastes les plus originaux, et, avec Erice, celui qui a su donner à ses images la plus grande signification esthétique. Il n'a jamais filmé une seule image banale. C'est dans l'abstraction qu'il se sentait le plus à l'aise. L'image pure, débordante de sens mais libérée du fardeau de la fiction, toujours soutenue par une riche variété de paysages sonores. David Lynch, mais en moins sombre et plus pop. Le psychédéisme était son école, et il a réalisé de véritables chefs-d'œuvre dans ce style.



Son travail de graphiste et de dessinateur était indissociable de son œuvre cinématographique. De la fin des années 70 au milieu des années 80, il a conçu de nombreuses affiches de cinéma magnifiques. Je me souviens à quel point j'avais été impressionné par celle de *Furtivos* (*Les Braconniers*, 1975) et à quel point nous nous étions amusés pendant qu'il concevait celle d'*Entre Tinieblas* (*Dans les ténèbres*, 1983) ou de *Laberinto de pasiones* (*Le Labyrinthe des passions*, 1982). Même s'il peut sembler être une figure éphémère (j'espère que ce n'est pas le cas), Iván Zulueta laisse un héritage incroyablement riche et essentiel à l'histoire du cinéma espagnol, sous des formes modestes mais d'une grandeur extraordinaire. *Arrebato* résonne avec la même force qu'il y a trente ans, l'année de sa sortie.

Le cinéma espagnol perd une personnalité unique, et José Luis Borau son meilleur disciple. Je me souviens si clairement de ces jours passés dans son appartement de la Plaza de España à Madrid. Tout débordait de vie, et nous riions tellement !

Hommage rendu en 2009 par Pedro Almodóvar à Iván Zulueta.

ADDICTION(S)

Avec Eloy de la Iglesia, Bigas Luna, Vicente Aranda et autre Pedro Almodóvar, Iván Zulueta appartient à ces cinéastes de la Movida qui grâce à la transition démocratique de leur pays ont signé des météores originaux. Son chef-d'œuvre, c'est *Arrebato* qui parle de la création cinématographique de manière flippée et poétique.

L'idée de la propagation du mal est au cœur de l'horreur contemporaine. C'est généralement là où se lisent la peur des virus et la terrible présomption d'un monde dévoré par ses propres créations. Des années avant que cela en devienne la mode, notamment au Japon (les thrillers fantastiques de Nakata et Kurosawa), *Arrebato*, réalisé au début des années 80, raconte une étrange histoire de possession alimentée par trois personnages : un réalisateur de film d'horreur de troisième zone en panne créative, une actrice héroïnomane qui a joué dans ses derniers nanars et un mec vaguement autiste qui capte sa vie de tous les jours en Super-8 dans le but de réaliser un chef-d'œuvre ultime. À l'arrivée, on a une réflexion sur le rapport morbide que l'on entretient à la cinéphilie et plus généralement à l'image. Par chance, le résultat est si peu connu que personne aux États-Unis n'a eu l'idée d'en faire un remake.

On le comprend dès les premières images, le réalisateur Iván Zulueta œuvre dans un cinéma cinéphile biberonné à celui de Brian de Palma dont la mise en scène serait à la fois l'enjeu principal et le sujet premier. À ce schéma connu, il associe la figure de la contamination à la manière d'un film de vampires sans vampire. Le thème reliant les scènes est celui de l'addiction sous toutes ses formes, qu'elle soit traitée de manière explicite (la drogue que le cinéaste en perte consomme pour puiser son inspiration et stimuler son imagination) ou détournée. Pour chaque personnage, cela traduit la nécessité autodestructrice de l'artiste de souffrir pour fomenter l'œuvre ultime.

La découverte d'*Arrebato* s'avère extrêmement troublante, surtout lorsqu'on n'en sait rien. En apparence, l'environnement paraît rassurant. Ce qui prend à contre-pied, c'est l'atmosphère, les bruitages, les apparitions presque subliminales, la précision lancinante des mouvements d'appareil, la souplesse et fluidité du moindre enchaînement. Double obsessionnel du personnage principal, le fantomatique Pedro (Will More), artiste fou qui consacre sa vie au cinéma, habite mentalement tous les plans. Incidemment, il catalyse toutes les tensions, même les plus refoulées, au sein d'un jeune couple mort qui a besoin des paradis artificiels

pour se sentir vivants. Chacune de ses apparitions sont mémorables parce qu'elles sont sources d'angoisse. Une inquiétude dont on peine à saisir la source, sinon qu'elle paraît se manifester dans chaque élément du décor. C'est Pedro qui nourrit la tension, de la même façon qu'il crée le film qu'il reste à faire. C'est donc bel et bien un film que le spectateur doit créer tout seul. S'il a peur, c'est uniquement de sa faute. Certaines séquences sont suffisamment équivoques pour que l'on soit tenté d'y voir plus que ce que l'on voit réellement. Par ailleurs, Zulueta mêle avec un certain génie d'abstraction, les bizarreries plastiques et les figurations évanescences. Le cinéma, c'est la vie ; mais, la vie, c'est crever. Indépendamment de ces qualités théoriques, *Arrebato* pourrait presque se regarder uniquement pour son spleen, sa mélancolie flippée, son univers déglingué où toutes les possibilités d'évasion (par l'art ou par l'esprit) sont envisageables. Alejandro Amenábar a certainement vu ce coup de maître pour réaliser *Tesis*, une autre affaire de fascination morbide pour les images qui dépassent l'entendement du réel et nous dépassent aussi, un peu.

Paimon Fox - Chaos Reign





IVÁN ZULUETA

Réalisateur, scénariste, graphiste, photographe et artiste basque espagnol, Iván Zulueta est une comète du cinéma espagnol. Avec seulement deux longs-métrages, il est considéré comme l'une des figures les plus originales et influentes du cinéma d'avant-garde espagnol. Son film *Arrebato* (1979) est aujourd'hui un classique culte et l'une des œuvres majeures du cinéma espagnol de la transition démocratique.

Bouillon de culture

Iván Zulueta grandit dans une famille aisée et cultivée de la bourgeoisie basque. Son père, Antonio de Zulueta, est avocat mais aussi directeur du Festival international du film de Saint-Sébastien entre 1957 et 1960. Sa mère, Consuelo Vergara-jauregui, est peintre amateur et lui transmet très tôt le goût des arts plastiques. Enfant solitaire, il se passionne pour le dessin, les bandes dessinées, Edgar Allan Poe et le cinéma hollywoodien.

En 1960, il s'installe à Madrid pour étudier la décoration. Trois ans plus tard, un séjour à New York marque profondément sa sensibilité artistique. Il découvre le *Pop Art*, le cinéma expérimental américain, les œuvres de Jonas Mekas, John Cassavetes et la Nouvelle Vague française. Cette période façonnera durablement son esthétique. À son retour en Espagne, il intègre l'École officielle de cinéma de Madrid, où il réalise ses premiers courts-métrages.

Télévision et cinéma pop : l'influence du Pop Art et du psychédéisme

À la fin des années 1960, Zulueta devient le réalisateur de *Último Grito*, une émission musicale de la télévision espagnole révolutionnaire pour son style psychédélique, son montage audacieux et son esthétique inspirée de la culture pop britannique et américaine.

En 1969, il réalise son premier long-métrage, *Un, dos, tres... al escondite inglés*, une comédie musicale satirique inspirée de l'univers de l'Eurovision et du cinéma de Richard Lester. Le film connaît un accueil mitigé à sa sortie mais sera ensuite réévalué comme une œuvre pionnière du cinéma pop espagnol.

Cinéma expérimental

Durant les années 1970, Zulueta tourne de nombreux courts-métrages expérimentaux en Super 8 et en 16 mm. Il développe un langage cinématographique très personnel fondé sur les manipulations de pellicule, les surimpressions, les jeux de couleurs, le montage fragmenté, les références au rêve, à l'hypnose et aux états de conscience modifiés. Parallèlement, il devient un graphiste recherché et réalise notamment les affiches des premiers films de Pedro Almodóvar, contribuant fortement à l'identité visuelle de la future Movida madrilène.

Arrebato (1979), son chef-d'œuvre

En 1979, Zulueta réalise *Arrebato* (« Ravisement »), un film mêlant horreur psychologique, réflexion sur le cinéma et exploration de la dépendance, une fascination pour l'image en mouvement et le pouvoir hypnotique du cinéma. L'histoire suit un réalisateur toxicomane obsédé par une mystérieuse caméra qui semble absorber la vie de ceux qu'elle filme. À sa sortie, le film est un échec commercial. Son caractère expérimental et sa narration atypique déconcertent le public. Cependant, au fil des décennies, *Arrebato* devient une œuvre culte, souvent comparée au cinéma de David Lynch ou à certaines expérimentations d'Andy Warhol. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des films espagnols les plus influents du XX^{ème} siècle.

À partir du début des années 1980, Zulueta souffre d'une grave addiction à l'héroïne qui l'éloigne progressivement du cinéma. Il retourne vivre à Saint-Sébastien et mène une existence discrète. Il continue néanmoins à créer des affiches, des photographies, des peintures et quelques œuvres audiovisuelles. Il réalise également ponctuellement des épisodes pour la télévision, mais ne retrouve jamais une activité cinématographique régulière. Il meurt le 20 décembre 2009 âgé de 66 ans.

Résurrection de l'œuvre

Au début des années 2000, une nouvelle génération de critiques et de cinéastes redécouvre son œuvre. Le documentaire *Iván Z* d'Andrés Duque (2004) contribue à faire connaître sa personnalité et son parcours auprès d'un nouveau public. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des grands auteurs du cinéma espagnol d'avant-garde. Son influence est perceptible chez plusieurs réalisateurs contemporains et son œuvre continue d'être étudiée dans les écoles de cinéma.

GÉNÉRIQUE

Réalisation et scénario Iván Zulueta

Musique originale **Negativo** et Iván Zulueta

Directeur de la photographie Ángel Luis Fernández

Monteur José Luis Peláez

Décor Carlos Astiarraga, Eduardo Eznarriaga et Iván Zulueta

Costumes José Alberto Urbietta

Maquillage José Alberto Urbietta

Producteur Exécutif Augusto M. Torres

Directeur de production Miguel Ángel Bermejo

Producteurs Nicolás Astiarraga

Espagne ■ 1979 ■ Couleur ■ 1,66 ■ 1h55 ■ VO ST Français

Master restauré en 4K ■ Distribution Tamasa

Fantasporto : Meilleur Scénario, Meilleur Acteur, Prix de la Critique

Avec

Eusebio Poncela José Sirgado

Cecilia Roth Ana Turner

Will More Pedro

Marta Fernández Muro Marta

Helena Fernán-Gómez Gloria

Carmen Giralt Carmen

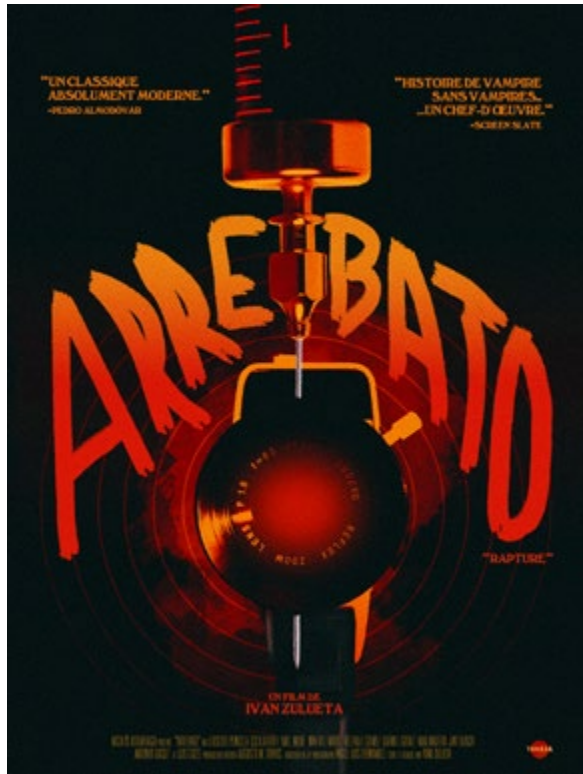
Max Madera Chapero

Rosa Crespo Vampira

Luis Ciges Portero



**Inédit en France,
le film le plus « culte » d'Espagne
en combo blu-ray/DVD**



Compléments

- “ Le film culte de la Movida madrilène ” par Marcos Uzal, 38’
- Court-métrage d'Iván Zulueta
- Film annonce
- Édition Digipack combo blu-ray/DVD

“ Étrange objet né dans l’effervescence de la Movida madrileña, film culte de la cinéphilie espagnole, *Arrebato* est un fragment perdu dans les abysses de celle-ci, dont l’étonnant éclat brille d’autant plus puissamment que les limbes qui l’entourent sont obscurs.” **Festival Lumière**

